

LIBRE COMME UN HOMME

JONATHAN EIG



LE LIVRE

« Un soir d'hiver à Manhattan, tard, Margaret Sanger vint trouver Gregory Pincus pour parler révolution, rien que ça. Il ne serait question ni de pistolets ni de bombes... seulement de sexe, et plus il y en aurait, mieux ce serait. »

Voici l'histoire des quatre pionniers à l'origine de la pilule contraceptive, la plus grande découverte scientifique du xx^e siècle, celle qui devait changer radicalement notre société. Quatre visionnaires qui réunirent leurs forces pour développer ce « médicament » qui stopperait l'ovulation. *Libre comme un homme* est le roman-vrai d'un long combat contre l'establishment pour concevoir et commercialiser ce qui ne s'appelait pas encore la pilule.

<http://www.editions-globe.com/libre-comme-un-homme>

L'AUTEUR

Jonathan Eig vit à Chicago avec sa femme et ses enfants. *Libre comme un homme*, son quatrième best-seller aux États-Unis, est le récit d'un bouleversement social aussi fascinant et captivant qu'un roman à suspense.

<http://www.editions-globe.com/eig-jonathan>

Jonathan Eig

Libre comme un homme

La grande histoire de la pilule

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Morgane Saysana



11, rue de Sèvres, Paris 6^e

À Jennifer

« L'apparition du rapport sexuel
Remonte à 1963
(Un peu trop tard à mon goût)
Entre la levée de la censure sur *Lady Chatterley*
Et le premier album des Beatles. »
Philip LARKIN, « Annus mirabilis »

UNE NUIT D'HIVER

Manhattan, hiver 1950

Cette vieille dame qui aimait le sexe avait consacré quarante ans de sa vie à le rendre meilleur. Ses cheveux roux avaient beau grisonner, son cœur menacer de lâcher, elle n'avait pas jeté l'éponge pour autant. Sa volonté n'avait pas faibli et son désir restait intact, simple comme au premier jour : elle appelait de ses vœux une méthode scientifique pour contrôler les naissances, une formule magique qui permettrait aux femmes d'avoir des relations sexuelles aussi souvent qu'elles le voudraient sans tomber enceintes. Si son souhait lui paraissait raisonnable, au fil des années, tous les scientifiques consultés sur la question lui avaient tour à tour répondu que non, qu'il n'était pas réalisable. Son temps étant désormais compté, elle s'était rendue dans un appartement surplombant Park Avenue pour rencontrer un homme qui pourrait bien être son ultime espoir.

La femme en question s'appelait Margaret Sanger, une des légendes du féminisme au ^{xx}e siècle. Le nom de son hôte était Gregory Goodwin Pincus, un homme de science dont le QI était aussi élevé que la réputation douteuse.

À quarante-sept ans, Pincus mesurait environ 1,55 mètre et arborait une moustache et des cheveux poivre et sel tout hérissés.

On aurait dit un croisement entre Albert Einstein et Groucho Marx. Dès qu'il faisait irruption dans une pièce, une Viceroy calée entre ses doigts jaunis, on s'agglutinait autour de lui pour écouter ce qu'il avait à dire. Il n'était pas célèbre. Il n'avait été honoré d'aucun prix. Il n'avait à son actif aucune invention susceptible de changer le monde. Il avait même été ostracisé par l'intelligentsia scientifique pendant une bonne partie de sa carrière, rejeté de Harvard car trop radical, humilié dans la presse et acculé à effectuer ses diverses expériences, souvent controversées, dans un garage converti en laboratoire. Et pourtant, il respirait la confiance en soi, comme s'il avait la certitude que, un jour, le monde reconnaîtrait son génie.

Pincus était biologiste et peut-être le plus grand expert au monde en reproduction des mammifères. À ses débuts, dans les années 1930, il avait essayé de mettre au monde des lapins dans des boîtes de Petri, en utilisant peu ou prou la méthode qui déboucherait sur la fertilisation *in vitro* chez les humains. À l'époque, il était jeune, beau et doué d'une imagination sans bornes. Fanfaron, il posa pour des journaux et proclama devant les journalistes l'avènement imminent d'une nouvelle ère en matière de reproduction humaine, une ère où hommes et femmes disposeraient de moyens modernes pour choisir à quel moment procréer. La science allait les y aider.

Mais les Américains n'étaient pas prêts à entendre ce genre de propos. Dans la presse, on le compara au Victor Frankenstein de Mary Shelley, ce personnage fictif qui, en tentant de créer la vie, engendra un monstre. Harvard lui refusa une chaire et aucune autre université ne voulut l'engager. On le jugeait trop incontrôlable.

À ce stade, un homme plus humble aurait sans doute viré de bord. Un homme moins cuirassé aurait sans doute cédé à la colère ou au désespoir. Mais pas Goody (c'est ainsi que ses amis et sa famille l'appelaient, clin d'œil à son deuxième

prénom mais aussi à sa nature débonnaire). Car si, en société, Pincus faisait montre d'une grande chaleur humaine et d'un charisme irrésistible, s'agissant de sa carrière, il avait « la hargne d'un juif castagneur », comme le disait un de ses collègues. Pour lui, mordre la poussière n'était qu'un passage obligé avant le round suivant. Après s'être fait virer de Harvard, sans autre piste professionnelle, il déménagea pour s'installer à Worcester, ville ouvrière du Massachusetts, où un ancien collègue de Harvard lui proposait un poste de chercheur mal payé et mal coté à l'université Clark. Dans le laboratoire où il se terrait, en sous-sol, on respirait à longueur de journée la poussière qu'exhalait une benne à charbon attenante ; les expériences en pâtissaient. Quand Pincus réclama à l'administration universitaire un laboratoire digne de ce nom, sa requête fut refusée.

Une fois de plus, il aurait pu jeter l'éponge. Mais, au lieu de cela, lui et un de ses confrères, Hudson Hoagland, entreprirent quelque chose d'inédit : ils lancèrent leur propre centre de recherche scientifique. Ils firent du porte-à-porte à Worcester (prononcé « oueusteuh » avec l'accent local) et ses environs, pour distribuer des brochures et demander à toute sorte de citoyens (de la femme d'intérieur au plombier, en passant par le quincaillier) de contribuer (le moindre sou comptait) au financement d'une nouvelle institution qu'ils avaient baptisée la Worcester Foundation for Experimental Biology (Fondation Worcester de biologie expérimentale). Grâce à l'argent recueilli çà et là, ils acquirent une vieille bâtisse dans la commune voisine de Shrewsbury. Pincus s'appropriâ le garage pour y établir son bureau et son laboratoire. Le budget était si serré au cours de ces premières années qu'il devait nettoyer de ses propres mains les cages de ses animaux cobayes ; à une période encore plus difficile, son épouse et ses enfants furent contraints de le suivre jusque dans un asile de fous géré par l'État, où il mena des recherches sur la schizophrénie.

Pincus avait entendu parler de Margaret Sanger. Comme presque tout le monde en Amérique. C'était elle qui avait popularisé le terme *birth control* (« contrôle des naissances » ou « régulation de la fécondité ») et donné l'impulsion au mouvement pour le droit à la contraception aux États-Unis. Selon elle, jamais les femmes n'obtiendraient l'égalité des sexes tant qu'elles ne se seraient pas affranchies de leur servitude sexuelle. Sanger avait inauguré la première clinique de planification familiale à Brooklyn en 1916 et contribué à l'ouverture d'une douzaine d'établissements similaires aux quatre coins du monde. Mais, même après plusieurs décennies de travail, les moyens de contraception à disposition dans ces cliniques – préservatifs ou capes cervicales – laissaient à désirer : peu efficaces, peu pratiques et difficiles à obtenir. C'était un peu comme inculquer les grandes lignes de la nutrition à des peuples affamés sans leur procurer quoi que ce soit de sain à manger, se disait Sanger. Comme elle l'expliqua à Pincus, elle cherchait un moyen de contraception peu onéreux, pratique et infaillible, de préférence une pilule. Il faudrait que cette chose soit biologique, poursuivait-elle, qu'une femme puisse l'avalier chaque matin avec son jus d'orange ou en se brossant les dents, avec ou sans le consentement de son partenaire sexuel ; qu'elle rende les rapports sexuels plus spontanés, qu'elle évite aux partenaires de toujours devoir anticiper, à fourrager frénétiquement dans leurs sacs au moment fatidique, ou à sacrifier leur plaisir ; qu'elle n'affecte en rien la fertilité d'une femme souhaitant avoir des enfants plus tard ; qu'elle puisse être adoptée partout, des taudis new-yorkais à la jungle du Sud-Est asiatique ; qu'elle soit efficace à cent pour cent.

Était-ce seulement possible ?

Tous les autres scientifiques vers qui elle s'était tournée lui avaient répondu que non, avec une longue liste de raisons à l'appui : c'était une vile besogne, de quoi salir sa réputation ; on ne possédait pas les moyens technologiques requis ; et quand bien même ce serait possible, quel intérêt y aurait-il à élaborer un tel produit ? Selon la législation de trente États et du gouvernement fédéral, la contraception était toujours proscrite. Alors à quoi bon se donner la peine de développer une pilule qu'aucune entreprise pharmaceutique n'oserait commercialiser et qu'aucun médecin n'oserait prescrire ?

Mais Sanger nourrissait l'espoir que Gregory Pincus réagirait différemment, qu'il serait assez audacieux – ou désespéré – pour tenter le coup.

*

C'était le milieu du siècle. Les hommes de science s'attaquaient à des problématiques existentielles autrefois réservées aux artistes et aux philosophes. Les hommes en blouse blanche – car il faut bien le dire, c'étaient presque tous des hommes – étaient des héros : ils remportaient des guerres, combattaient des maladies, donnaient la vie. La malaria, la tuberculose et la syphilis comptaient parmi les nombreuses affections en passe d'être éradiquées par la médecine moderne. Les gouvernements et les multinationales injectaient des sommes faramineuses, du jamais vu, dans la recherche, finançant tout un tas d'activités allant des clubs scientifiques dans les lycées à l'exploration de la fusion froide. La santé était devenue un enjeu à la fois politique et social. Si la Seconde Guerre mondiale avait profondément meurtri la Terre, elle l'avait aussi transformée en offrant la promesse d'un monde meilleur, plus libre, et les scientifiques étaient considérés comme des pionniers.

Les Américains se parquaient dans des maisons suburbaines préfabriquées flambant neuves et découvraient les joies de l'entretien du gazon, les martinis dry et la série télévisée *I Love Lucy*. L'Amérique du début des années 1950 semblait aussi prude que stable, aux yeux d'un observateur extérieur, du moins. Les Andrews Sisters chantaient « I Wanna Be Loved » (« Je veux être aimée ») et John Wayne jouait dans *Iwo Jima*, chantant ainsi les louanges de la force militaire et des idéaux démocratiques de la nation.

C'était une époque formidable pour être américain. De retour du front, les jeunes hommes avaient soif de nouvelles aventures, de nouvelles occasions de jouer les héros pour échapper à la monotonie de ces foyers, de ces mariages et de ces boulots auxquels ils devaient s'acclimater. Pendant la guerre, un nouvel ordre moral s'était instauré. Ils s'étaient familiarisés avec le sexe grâce à ces étrangères qui louaient leur corps aux soldats américains contre des cigarettes ou un billet. Les petites amies restées à la maison avaient gratifié leurs amoureux de missives torrides leur promettant un retour au pays sous le signe de la passion dévorante. En réalité, beaucoup d'entre elles avaient profité de l'absence de leurs hommes pour mettre en application leurs nouvelles valeurs morales. La guerre avait ouvert les portes du marché du travail aux femmes, emplissant leurs poches de dollars et brisant les chaînes qui les retenaient au domicile parental. Elles s'étaient mises à fréquenter des hommes juste pour le plaisir et à faire l'amour avec eux sans aucune intention de les épouser ; elles s'essayaient à de nouvelles conceptions de l'intimité et de l'engagement. En 1948, Alfred Charles Kinsey, un professeur de l'université de l'Indiana, publia une étude intitulée *Le Comportement sexuel de l'homme*, suivie cinq ans plus tard du *Comportement sexuel chez la femme**, et

* Paru en France en 1954. (N.d.l.T.)

constata que les gens étaient bien plus grivois qu'ils n'osaient l'admettre, avec 85 % des sondés reconnaissant avoir eu une activité sexuelle avant le mariage, 50 % confessant des aventures extraconjugales et la quasi-totalité des personnes interrogées avouant pratiquer la masturbation. Après un examen plus minutieux, on finirait par se demander si les résultats obtenus par Kinsey ne manquaient pas d'objectivité. L'impact de son œuvre n'en fut pas moins colossal. En 1949, après avoir lu le rapport Kinsey, Hugh Hefner, un étudiant de troisième cycle en sociologie à l'université Northwestern*, rédigea une dissertation trimestrielle aux allures de pamphlet pour la fin de la répression du moindre acte sexuel et de tout ce qui avait trait à la sexualité en Amérique. « Voyons donc si nous ne saurions pas nous extirper de cet obscur labyrinthe émotionnel tissé de tabous pour émerger du cloaque et respirer l'air frais de la raison, nous délecter de sa lumière », écrivit Hefner, qui s'apprêtait à joindre le geste à la parole.

Un soir d'hiver à Manhattan, tard, Margaret Sanger vint trouver Gregory Pincus pour parler révolution, rien que ça. Il ne serait question ni de pistolets ni de bombes... seulement de sexe, et plus il y en aurait, mieux ce serait. Sexe sans mariage. Sexe sans enfants. Sexe refaçonné, réinventé, sexe plus sûr, sans limites, pour le plaisir de ces dames.

Que les femmes prennent du plaisir lors de l'acte sexuel ? En 1950, c'était tout bonnement inconcevable pour beaucoup, au même titre que l'idée de larguer un homme sur la Lune ou de jouer au base-ball sur du gazon synthétique. Pire encore, une telle idée passait pour dangereuse.

* Université américaine privée fondée en 1851 à Evanston par John Evans (qui donna son nom à cette ville) et possédant deux autres antennes, une à Chicago et une à Doha (au Qatar). Elle avait vocation à desservir le territoire du nord-ouest des États-Unis (l'Ohio, l'Indiana, l'Illinois, le Michigan, le Wisconsin et une partie du Minnesota). (*N.d.l.T.*)

Qu'advierait-il alors du mariage et de la famille, ces sacrosaintes institutions ? Qu'advierait-il de l'amour ? Si les femmes s'octroyaient le pouvoir de maîtriser leur corps, si elles avaient la possibilité de choisir quand et *si* elles souhaitaient tomber enceintes, que réclameraient-elles ensuite ? Deux mille ans de christianisme et trois cents ans de puritanisme américain voleraient en éclats dans une explosion de désir irréprensible. Les vœux de mariage perdraient tout leur sens. Les lois régissant le genre et son rôle dans la société cesseraient d'être irrévocables.

La science réaliserait ce que la loi n'avait pas fait jusqu'à ; elle mettrait les femmes sur un pied d'égalité avec leurs partenaires masculins. C'était l'avancée technologique dont Sanger avait rêvé toute sa vie.

Ainsi, dans un appartement impeccable de Park Avenue, où d'interminables volutes de fumée s'élevaient jusqu'au plafond, Sanger planta son regard dans celui de Pincus, assis de l'autre côté de la table basse, et lui servit son laïus. Elle avait soixante et onze ans. Pour elle, cette découverte était une nécessité. Pour lui aussi.

« Pensez-vous que ce soit possible... ? hasarda-t-elle.

– Je crois, oui », acquiesça Pincus.

Il ne faudrait pas lésiner sur la recherche, mais, oui, c'était de l'ordre du possible. Ces paroles d'espoir, Sanger les avait attendues toute sa vie, ou presque.

« Bien, dit-elle. Alors, au travail. »

*

Le lendemain matin, Pincus poussa les rapports de sa Chevrolet, serpentant sur les routes du Massachusetts pour se couler dans le flot de véhicules puis s'en extraire, à l'image du plaidoyer de Sanger qui s'insinuait dans les recoins de

son cerveau hyperactif. Il découvrait tout juste les joies du volant. Il venait d'hériter de cette voiture, sa toute première, grâce à un confrère parti pour l'étranger ; tant de vitesse et de puissance entre ses mains, cela le grisait. Il finirait par aborder la conduite, comme bien des choses dans sa vie, sous l'angle de la compétition. Par la suite, ses passagers se cramponneraient aux accoudoirs jusqu'à en avoir les doigts exsangues, et quand ils lui demanderaient pourquoi il se pressait ainsi, un Pincus on ne peut plus calme et désinvolte répondrait : « Oh, c'est mon allure de croisière. »

L'itinéraire de presque trois cents kilomètres fut semé d'arrêts. Les autoroutes entre États, les *Interstates*, n'existaient pas encore ; pour l'heure, il n'y avait guère que des routes étroites à deux voies et il fallait ralentir aux abords des écoles et des voies ferrées. Durant ce long trajet émaillé de villes froides et grises, de fermes en hibernation, Pincus eut tout le loisir de méditer sur sa rencontre avec Sanger.

De tout temps, depuis qu'ils font des bébés, les hommes et les femmes ont essayé de ne pas en avoir. Les Égyptiens fabriquaient des tampons vaginaux à base d'excréments de crocodile. Aristote préconisait l'utilisation d'huile de cèdre et d'encens comme spermicide. Casanova prescrivait un demi-citron en guise de cape cervicale. Au début des années 1950, le moyen de contraception le plus populaire et le plus efficace était le préservatif, un dispositif simple apparu au milieu du xvi^e siècle, dont la paternité revient au médecin italien Gabriele Falloppio, qui eut l'idée d'un « chiffon en lin conçu pour tenir sur le gland » afin d'enrayer la propagation de la syphilis. Depuis Falloppio, les choses n'avaient pas beaucoup changé, d'ailleurs. L'usage des préservatifs s'était démocratisé lorsque la société Goodyear s'était mise à vulcaniser du caoutchouc dans les années 1840. Des capes cervicales très sommaires – les ancêtres du diaphragme – apparurent à peu près au même moment.

Mais, au cours du siècle suivant, on avait très peu réfléchi à la question de l'innovation dans ce domaine et encore moins agi en ce sens. Pincus, lui, n'avait que faire de ces approches antédiluviennes. Dans sa tête, inventer une pilule contraceptive – ou n'importe quel autre produit, d'ailleurs – n'était pas censé être compliqué. C'était comme la conduite. Étape 1 : choisir sa destination. Étape 2 : opter pour un itinéraire. Étape 3 : tenter d'arriver à bon port le plus vite possible.

Au lieu de rentrer chez lui, il mit le cap sur son bureau à la Worcester Foundation for Experimental Biology pour s'entretenir avec un de ses associés, le chercheur M. C. Chang. En 1950, l'institut avait changé d'adresse. Pincus et Hoagland avaient troqué la grange rénovée qu'ils occupaient jusque-là contre une maison en brique tapissée de lierre dans un quartier résidentiel d'une bourgade voisine, Shrewsbury. « Les badauds ont déjà surnommé ce bâtiment à un étage “la demeure des vieilles dames”, rapporta le *Worcester Telegram*. C'est exactement l'impression qu'elle donne depuis Boston Post Road. »

Pincus et Hoagland firent tout leur possible pour conférer à la « demeure des vieilles dames » une allure de bâtiment scientifique. Ils convertirent la véranda en bibliothèque. Les chambres en laboratoires. Un de ces laboratoires de fortune redevint une chambre à coucher quand Chang arriva de Chine, via l'Écosse et l'Angleterre, pour épauler Pincus. Chang parlait très mal anglais mais, qu'à cela ne tienne, Pincus avait décelé en lui quelque chose qui lui plaisait et il l'avait invité à rejoindre les rangs de la fondation moyennant un salaire dérisoire de 2 000 dollars par an (l'équivalent de 26 000 dollars aujourd'hui). Connaissant Pincus de réputation, Chang se voyait déjà travailler dans un institut prestigieux et était persuadé que sa bourse couvrirait ses frais d'hébergement sur le campus ou à proximité. Il fut logé gratuitement, certes, mais à l'auberge de

jeunesse. Pincus et lui se rendaient au travail en bus. Plus tard, Chang s'installerait sur place, à la fondation, et il dormirait sur un petit lit dans le coin d'une chambre convertie en laboratoire, contraint de réchauffer au bec bunsen ses maigres repas. Confucianiste pur et dur, Chang s'en accommoda très bien. Il s'enorgueillissait même d'avoir, pour les besoins d'une expérience menée en 1947, conservé des ovules de lapines stérilisées dans le réfrigérateur de sa propre cuisine.

Pincus raconta à Chang son entrevue avec Margaret Sanger, qui rêvait d'une pilule pour réguler les grossesses. Ce serait une pilule sinon rien, expliqua-t-il, pas d'injection, pas de gel, de liquide, de mousse ou de dispositif mécanique à insérer dans le vagin. Quand Pincus parlait ainsi – l'air résolu, les mains fendant l'air, l'œil pétillant sous des sourcils broussailleux –, ses collègues étaient tout ouïe.

Goody Pincus n'était pas un de ces génies discrets qui se contentaient de laisser leur œuvre parler d'elle-même. C'était un homme de forte stature, doté d'une silhouette svelte et musculeuse. Malgré ses costumes et cravates bon marché – voire dépareillés –, il avait le port altier et faisait preuve d'une contenance tout à fait aristocratique. Il parlait avec une voix de stentor. La confiance en soi était un de ses plus grands atouts. Il avait compris un point qui échappait à la plupart des scientifiques : au-delà de l'exploration et de l'expérimentation existe un autre aspect du boulot, tout aussi important : les débouchés commerciaux. Une idée avait beau être pertinente, elle risquait de faire long feu si on ne la diffusait pas de façon proactive auprès des confrères, des investisseurs et du grand public lui-même. À Harvard, cette agressivité commerciale avait d'ailleurs causé sa perte, mais il en fallait plus pour décourager Pincus. Depuis le début, il avait conscience qu'élaborer une pilule contraceptive serait un défi, certes, mais qu'il resterait ensuite à la faire accepter de tous. Le scientifique qui s'attellerait

à cette tâche devrait être préparé à jouer sur les deux fronts, sous peine de voir ses efforts rester vains.

Pincus et Chang conversèrent à propos d'un essai publié en 1937 : « The Effect of Progestin and Progesterone on Ovulation in the Rabbit » (« L'effet de la progestine et de la progestérone sur l'ovulation chez le lapin »), par A. W. Makepeace, G. L. Weinstein et M. H. Friedman de l'université de Pennsylvanie. L'étude démontrait que l'injection de l'hormone progestérone bloquait l'ovulation chez les lapines. Cette découverte, considérable à l'époque, n'avait cependant incité personne à creuser pour voir ce qu'il en était chez les humains. Il y avait maintes raisons à cela. Tout d'abord, la communauté scientifique ne cherchait pas à innover en matière de contraception. Aucune rétribution à la clé pour ce chantier – ni en prestige, ni en argent –, juste du risque. Et quand bien même ils se seraient lancés dans l'aventure, la progestérone coûtait beaucoup trop cher à l'époque pour qu'on l'utilise en grande quantité.

Mais lorsque Pincus rencontra Sanger et écouta son plaidoyer, l'opinion publique commençait à voir la contraception d'un nouvel œil, changement pour l'heure infime mais bien réel. Les mentalités évoluaient en matière de contraception, dans une certaine mesure du moins. Cependant, c'est sans doute dans le domaine de la biologie que l'avancée était le plus notoire. Les scientifiques commençaient à connaître suffisamment les mécanismes internes du corps humain pour oser les bidouiller. Avant les années 1950, on élaborait les médicaments selon la méthode du *suck-and-see*, comme disent les Britanniques pour désigner l'expérimentation itérative. Après avoir concocté une formule dans son laboratoire, le savant l'engloutissait, à la Dr Jekyll, puis constatait ses effets. Mais cette époque serait bientôt révolue. Pincus et Chang savaient comment fonctionnait la progestérone. À présent, restait à voir s'ils ne pouvaient pas en produire eux-mêmes, pour la modifier

et l'utiliser. Heureusement, grâce aux progrès technologiques, on pouvait désormais se procurer de la progestérone à un coût bien moindre qu'auparavant. Si Sanger acceptait de couvrir les frais, Pincus pensait avoir un bon plan d'action.

Pincus était plus qu'un simple technologue. Il avait l'âme d'un romantique. Il observait la nature en quête de réponses mais aussi de beauté. Et il y avait là quelque chose de beau. Entre la puberté et la ménopause, les femmes produisent un ovule tous les vingt-huit jours environ, si tout se passe bien, grâce à leurs ovaires. L'œuf migre vers l'utérus via les trompes de Fallope. Si la femme a un rapport sexuel avec un homme et que ce dernier éjacule, cinq cents millions de spermatozoïdes se battent pour féconder son ovule. S'il n'est pas fécondé, l'ovule ne peut s'implanter dans la paroi de l'utérus, et s'il ne peut s'implanter, il se voit rejeter en même temps que l'endomètre. S'il est fécondé, environ six jours plus tard, l'ovule peut s'attacher à la paroi de l'utérus, où le sang de la femme l'alimentera via le placenta. C'est pendant cette gestation que s'amorce la grossesse : un zygote devient un embryon qui, à son tour, devient un fœtus. Deux hormones sexuelles, l'œstrogène et la progestérone, dirigent les opérations. Pincus concentra ses efforts sur la progestérone.

Souvent appelée « hormone de grossesse », la progestérone régule l'état de la membrane interne de l'utérus. Une fois qu'un ovule est fécondé, la progestérone prépare l'utérus en vue de l'implantation et verrouille les ovaires afin qu'aucun autre ovule ne soit libéré. Pincus reconnaissait que la nature avait déjà à disposition un contraceptif efficace. Après fécondation, la progestérone stoppait l'ovulation pour permettre à l'ovule fécondé de se développer à l'abri. N'y avait-il pas moyen d'administrer le même contraceptif sous forme d'un cachet qui flouerait le corps de la femme en lui faisant croire qu'elle était déjà enceinte ? Ainsi, une femme aurait la possibilité de

cesser d'ovuler quand elle le voudrait et pour aussi longtemps qu'elle le désirerait. Sans production d'ovules, aucun risque de tomber enceinte.

Aux yeux de Pincus, cette solution était élégante de par sa simplicité. Elle n'avait rien de nouveau. Rien de radical. Il s'agissait tout bonnement d'aborder un problème différemment.

Chang et lui commencèrent par réitérer l'expérience réalisée en Pennsylvanie, ajustant les dosages et les voies d'administration pour se familiariser avec la progestérone et son fonctionnement. Ils commencèrent avec des lapins. Pincus fit une demande de financement auprès de la Planned Parenthood Federation of America (Fédération américaine de planification familiale), l'association pour la santé et les droits des femmes que Sanger avait contribué à fonder. Il demanda 3 100 dollars : une bourse de 1 000 dollars pour Chang, 1 200 dollars pour se procurer des lapins, 600 dollars de nourriture pour animaux et 300 dollars pour des fournitures diverses.

« J'ai 2 000 dollars, et peut-être un peu plus, répondit Sanger à Pincus dans une lettre qu'elle lui adressa quelques semaines après leur entrevue. Cela vous ira ? »

« Le montant était dérisoire, se souvint Pincus, mais je me suis empressé de répondre : "Oui." »

BREF HISTORIQUE DU SEXE

Malgré sa résonance sur le plan émotionnel, sans parler de son rôle crucial dans la survie de l'espèce humaine, le sexe n'intéressait que très peu la science.

Dans les années 1950, William Masters et Virginia Johnson observèrent que « la science et les scientifiques agiss[aient] encore sous le joug de la peur : peur de l'opinion publique [...], peur de l'intolérance religieuse, peur de la pression politique et, par-dessus tout, peur du sectarisme et des préjugés ». Cette peur avait pris de telles proportions que certains manuels de biologie de l'époque faisaient l'impasse sur les termes de type « pénis » ou « vagin »... ce qui est fort déplorable car, sur le plan sexuel, l'être humain est un animal fascinant d'étrangeté qui mériterait d'être étudié en détail. Contrairement à la plupart des mammifères qui ne s'accouplent que pour se reproduire, les humains, pour des raisons que nous n'avons toujours pas élucidées, voient le sexe comme un acte voué tant à la récréation qu'à la procréation. C'est ce qui fait le sel de nos existences et les rend plus trépidantes que celles de nos cousins primates.

Lorsqu'une femelle babouin ovule, la peau qui entoure son vagin enfle et vire au rouge vif de façon à ce que les mâles puissent la repérer de loin. Et pour le cas où ils ne seraient

Retrouvez le catalogue des éditions Globe
sur le site www.editions-globe.com



Et suivez notre actualité sur Facebook et Twitter

